

de grandes pertes et de grands revers, ils auraient pu se dire pauvres, mais ils se sont crus riches pour vous faire du bien : *Paupertas eorum abundavit in divitias simplicitatis eorum* (1). Ils ont des peines encore, et ne sont pas sans inquiétude sur le sort de leur patrie ; mais ils ont oublié leur douleur pour entrer dans votre joie, et ils ont trouvé des consolations à contribuer à votre bonheur : *In multo experimento tribulationis abundantia gaudii ipsorum fuit* (2).

J'entends, à ces mots, les cris d'admiration et de reconnaissance de ces hommes étonnés et ravis d'apprendre, par une si douce expérience, ce que c'est que la charité chrétienne : et Dieu, mes Frères, entendra bientôt les vœux et les prières qu'ils feront monter pour vous vers son trône, et qui en feront descendre toutes les bénédictions du temps et toutes celles de l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) II. Cor. VIII, 2.

(2) II. Cor. VIII, 2.

SERMON

SUR LES

AVANTAGES DE L'AUMÔNE,

PRÊCHÉ A PARIS LE 29 FÉVRIER 1820,

En faveur des

JEUNES PRISONNIERS DE SAINTE-PÉLAGIE.

Obsecro te pro meo filio, quem genui in vinculis, Onesimo.

Je vous prie pour mon fils Onésime, que j'ai engendré dans les fers. (*Philem.* 10.)

SAINT PAUL, prisonnier dans Rome pour l'Évangile, y avait conquis à Jésus-Christ et à la vertu un jeune esclave fugitif nommé Onésime, qui, par ses infidélités, avait encouru l'indignation de son maître, et mérité la vengeance des lois; après l'avoir ramené de ses égaremens et réconcilié avec le Ciel, l'Apôtre se regarde comme son père, et ne met plus de bornes à sa tendresse pour lui. Oh ! avec quelles instances il sollicite sa grâce auprès d'un maître justement irrité ! que ses expressions sont pathétiques et pres-

santes! Moi Paul, dit-il, qui, en vertu de mon apostolat, aurais droit de commander, je vous supplie, par mes cheveux blancs et par la captivité que j'endure pour Jésus-Christ, d'être favorable à mon fils Onésime que j'ai engendré dans les fers; il vous a donné des sujets de plainte, mais il sera désormais votre consolation et ma couronne; recevez-le comme un autre moi-même; ne le traitez pas comme un coupable, il ne l'est plus; ni comme un esclave, car il doit cesser de l'être, mais comme un frère tendrement chéri, car il l'est devenu par sa conversion et par le baptême. Quelque bien que vous puissiez lui faire, vous ne surpasserez jamais ni mes désirs ni ce que j'attends de votre charité qui m'est connue.

C'est avec un zèle et une confiance toute semblable, mes Frères, que des hommes dévoués aux œuvres de la bienfaisance chrétienne vous présentent aujourd'hui, non un seul Onésime, mais plusieurs, qu'ils ont aussi engendrés à la vertu dans les fers, qu'ils chérissent avec une tendresse proportionnée aux soins que leur conversion leur a coûtés, et pour lesquels ils implorent votre compassion la plus vive: *Obsecro te pro meo filio, quem genui in vinculis, Onesimo*. Ces enfans, vous disent-ils, ont eu le malheur de faillir dans ce premier âge où l'homme commence à peine à se connaître: livrés à leurs penchans, ils eussent pu être dangereux à la société; mais changés, régénérés dès l'entrée de leur jeunesse, ils en seront désormais des membres utiles et irréprochables: *Qui aliquando inutilis fuit, nunc autem... utilis* (1). Peut-être ne se sont-ils égarés de si bonne heure que par une permission secrète du Ciel, afin qu'un prompt retour les affermît dans le bien pour jamais; ils doivent à ce malheur, les uns la grâce du baptême, les autres la connaissance de ces principes salutaires, unique fondement de la probité et des bonnes mœurs; ils lui devront tous peut-être leur éternel salut: *Forsitan... idèò discessit ad horam... ut in*

(1) Philem. 11.

eternum illum reciperes (1). Effacez de votre souvenir des erreurs expiées et réparées: vous ne voyez plus ici les tristes esclaves des passions, mais des cœurs affranchis par la grâce, des enfans nouveaux-nés à qui l'innocence a été rendue, des frères et des fils en Jésus-Christ, qui ne méritent plus que votre intérêt le plus tendre: *Jam non ut servum, sed pro servo charissimum fratrem* (2). Nous sommes leurs pères; nos entrailles seraient déchirées, si les vôtres se resserraient à leur égard; mais notre joie sera au comble, et nous nous croirons assez récompensés de toutes nos peines, si vous leur ouvrez vos cœurs, et nous mettez en état d'accomplir tout le bien que nous voudrions leur faire: *Refice viscera mea in Domino* (3).

Ainsi vous parlent ceux qui ont retiré ces infortunés de l'abîme pour en faire des chrétiens, des citoyens, des hommes, et qui, encouragés par leurs premiers succès, ont entrepris de multiplier les conquêtes de la vertu dans les tristes séjours du crime. Nous ne doutons pas qu'indépendamment de nos discours, un si généreux dessein ne réveillât par lui-même toute votre charité, mes Frères, cette charité qu'on voit tous les jours si libérale, dans des occasions peut-être moins touchantes; mais nos exhortations, dussent-elles paraître superflues, nous ne pouvons, pour l'honneur même de notre ministère, garder le silence, quand il s'agit d'une œuvre si précieuse à la religion, à la patrie, à l'humanité; nous devons, du haut de ces chaires, animer le zèle de ceux qui y contribuent de leurs soins ou de leurs fortunes; or, quoi de plus propre à les animer, que de déployer devant eux toute la magnificence des promesses que Dieu fait aux âmes bienfaisantes et miséricordieuses! magnificence véritablement sans bornes, puisque tous les biens de l'éternité et tous ceux du temps

(1) Philem. 15.

(2) Philem. 16.

(3) Philem. 20.

sont le prix de la miséricorde. Développons ces deux points : bénédictions spirituelles promises à l'aumône, première partie ; bénédictions temporelles promises à l'aumône, seconde partie.

Mais, hélas ! mes Frères, quelque intéressant que puisse être un tel sujet, pourrions-nous surmonter la douleur qui nous oppresse, moi pour vous parler, et vous pour m'entendre ? Pourrions nous écarter les funestes images qui, depuis seize jours, remplissent tous les esprits et troublent tous les cœurs ! Cette cruelle mort d'un prince (1) qui faisait nos délices ; ce sang de saint Louis et d'Henri IV coulant de nouveau sous une main parricide ; cette royale famille encore une fois éplorée, ces pompes lugubres, ces palais enveloppés de crêpes funèbres, ce deuil de la France entière, tant de nobles qualités, tant de précieuses espérances ensevelies tout-à-coup dans la tombe ! . . . O prince que nous chérirons, que nous pleurerons toujours, nous ne voulons pas détourner de vous nos pensées ; c'est encore de vous que nous allons nous entretenir. Votre vie entière fut un exercice continu de miséricorde ; votre dernier jour fut marqué par vos dernières largesses envers les malheureux, et les derniers accens de votre voix mourante furent un cri de grâce pour votre barbare meurtrier. Louer la miséricorde, c'est faire votre éloge ; dire les récompenses qui lui sont réservées, c'est rappeler vos titres à une immortelle vie ; en exercer les actes, c'est vous imiter, c'est accomplir le plus cher de vos vœux, c'est consoler vos cendres. Si vous viviez, vous seriez encore, comme vous le fûtes, le bienfaiteur de ces infortunés enfans ! Cette pensée ranime notre courage, il nous semble entendre votre voix même qui nous reproche notre faiblesse, et nous nous efforcerons de remplir notre tâche.

Grand Dieu ! souverain maître et père du genre humain, vous qui faites tout ce qu'il vous plaît dans

(1) Le duc de Berri, assassiné le 15 février 1820.

le ciel et sur la terre ; qui êtes seul vivant, seul éternel, et devant qui les rois et les princes mortels, aussi bien que le reste des hommes, sont comme l'herbe des champs, qui germe le matin et se flétrit le soir, ou tombe, au milieu du jour, sous le tranchant de la charrue, faites-nous comprendre que tous vos desseins, soit de rigueur ou de clémence, doivent être humblement adorés par vos créatures ; apprenez-nous à baiser avec respect votre main qui nous frappe, à profiter des terribles avertissemens que vous donnez quelquefois aux nations, à rentrer par une salutaire crainte en nous-mêmes, et à revenir vers vous avec des cœurs contrits et changés. Vous avez permis que le temps d'une joie folle et dissolue devînt tout-à-coup une époque de calamité et de douleur ; que des plaisirs licencieux fussent troublés par les gémissemens et les larmes ; que le théâtre même des ris et des jeux profanes fût ensanglanté par la plus horrible catastrophe ; que des travestissemens insensés et les vaines décorations de la scène, fissent place aux habits de deuil et aux pompes de la mort... Ah ! que du moins nous sachions sanctifier par la componction, le jeûne et la prière, ces jours consacrés de tout temps à la pénitence, afin de fléchir votre justice, et de détourner les coups peut-être encore plus redoutables dont votre colère nous menace. Surtout que nous ne négligions pas les bonnes œuvres, puisque vous promettez de compatir aux maux des âmes sensibles et bienfaisantes. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quelque grandes et magnifiques que soient les promesses faites à l'âme miséricordieuse, elles n'auront pas de quoi nous surprendre, si nous concevons bien les étonnans rapports que l'aumône établit entre l'homme qui l'exerce, et le Dieu qui la récompense. Car quoiqu'il semble que le Créateur ne

puisse jamais contracter de dettes envers sa créature, ni celle-ci conférer de bienfait à l'auteur de son être, il arrive néanmoins, par un effet bien extraordinaire et un privilège tout divin de l'aumône, qu'elle rend Dieu débiteur de l'homme, et l'homme bienfaiteur de son Dieu. Je n'avance rien, que je ne trouve en termes exprès dans les Saintes Ecritures. J'y lis en effet d'abord, que donner au pauvre c'est prêter au Seigneur, qui s'oblige à rendre avec usure : *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis, et vicissitudinem suam reddet ei* (1). Voilà Dieu débiteur de l'homme charitable. Mais où voyons-nous l'homme bienfaiteur de Dieu ? Ah ! mes Frères, qui pourrait avoir oublié ces mots, les plus touchans qui soient dans l'Evangile : Tout le bien que vous faites au moindre de ces infortunés, vous me le faites à moi-même : *Mihi fecistis* (2). Voilà Dieu recevant et avouant les bienfaits de l'homme. Or, comme il ne peut acquitter ses dettes et sa reconnaissance qu'en Dieu, c'est-à-dire avec une fidélité et une générosité sans bornes, il s'ensuit de là, que le salaire réservé à l'aumône doit être nécessairement immense. Je ne suis donc plus étonné d'entendre de la bouche du Sauveur, ces paroles si expressives et si magnifiques : *Date et dabitur vobis* (3), Donnez et vous recevrez en retour. Quoi ? Une mesure pleine, comble, abondante et surabondante : *Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et supereffluentem* (4). C'est la mesure de la libéralité divine; c'est l'infini tout entier : tous les biens y sont compris. Mais nous ne devons parler, dans cette première partie, que des biens de l'éternité, que des bénédictions spirituelles attachées à l'aumône.

Transportez-vous donc en esprit au dernier jour; et voyez le souverain Juge ne paraissant décerner

(1) Prov. xiv, 17.

(2) Matth. xxv, 40.

(3) Luc, vi, 38.

(4) Luc, vi, 38.

ses récompenses qu'aux seules œuvres de miséricorde, comme s'il ne reconnaissait point d'autre titre à la bienheureuse immortalité. Ecoutons l'Evangéliste : Alors le Roi de gloire se tournera vers ceux qui sont à sa droite, et leur dira : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde, parce que j'ai eu faim, et vous m'avez nourri; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai été sans asile, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez revêtu; malade, et vous m'avez visité; captif, et vous êtes venus à moi dans ma prison. L'entendez-vous ? il acquitte ses engagements personnels, et, pour ainsi dire, les obligations qu'il a contractées; il rend ce qu'il a reçu, il paie le bien qui lui a été fait : *Dedistis mihi.... collegistis me.... visitastis me* (1). Mais comment paie-t-il ? et avec quelle usure ? Il a reçu, dans la personne du pauvre, un peu de pain, quelques pièces d'un vil métal, un verre d'eau peut-être, et il donne en retour des torrens de délices, tous les trésors de la maison de son Père, une couronne, un royaume céleste : *Possidete regnum* (2). Il a reçu, dans la personne du prisonnier ou du malade, quelque faible assistance, quelque soulagement passager, et il donne en retour une félicité sans mesure, une vie immortelle : *Ibunt... in vitam æternam* (3). O prodigalité du souverain Maître envers les âmes charitables !

Remarquez ici, mes Frères, que ces diverses œuvres de miséricorde si soigneusement énumérées, si libéralement récompensées par Jésus-Christ, sont toutes réunies dans l'œuvre dont nous vous entretenons. Car tous les genres de besoins et de misères pesaient à la fois sur ces malheureux enfans, et tous ont été soulagés : leur faim et leur soif ont été apaisées, leur nudité revêtue, leurs maladies soignées,

(1) Matth. xxv, 35, 36.

(2) Matth. xxv, 34.

(3) Matth. xxv, 46.

leur triste captivité adoucie, et, sortis enfin des sombres voûtes sous lesquelles ils expièrent leurs fautes, ils ont trouvé un asile préparé dans cette maison hospitalière, si dignement nommée de Refuge, où une charité attentive pourvoit chaque jour à leurs nécessités : *In carcere eram, et venistis ad me; hospes eram, et collegistis me.* A tout cela se joint une autre sorte de bienfait d'un prix encore plus grand, parce qu'il se rapporte à l'âme, bien plus précieuse que le corps : leur ignorance a été instruite, leurs défauts ont été corrigés, des erreurs funestes ont fait place dans leurs esprits à de salutaires vérités, et leurs cœurs se sont ouverts aux sentimens les plus purs de la religion et de l'honneur. Que de biens renfermés en un seul bien ! et par conséquent, mes Frères, que de mérites vous allez acquérir à la fois, en y concourant ! Si donc vous avez quelque zèle pour votre salut, si vous estimez l'avantage d'avoir pour débiteur Dieu même, si le bonheur de la vie future vous touche, saisissez une occasion si favorable d'acheter une immortelle couronne.

Pendant que je propose ces grands motifs à votre foi, dois-je craindre que, semblables au juif charnel, vous me répondiez en secret : Ministre du Seigneur, si vous voulez exciter efficacement nos desirs, parlez-nous plutôt de quelque récompense présente et sensible ; car ces biens placés si loin de nous, dans un avenir obscur et un monde invisible, ne sauraient émouvoir bien vivement nos cœurs. Ah ! mes Frères, qu'il serait douloureux de penser que ce fussent là vos sentimens ! Je suis bien éloigné de le croire. Si cependant il pouvait en être ainsi, s'il était vrai (ce qu'à Dieu ne plaise !) que vous fussiez tombés dans ce dégoût et cette insensibilité à l'égard des seuls biens véritables. n' imaginez pas que nous, les prédicateurs de la bienheureuse espérance, les hérauts et les messagers du royaume futur de Dieu, nous puissions consentir jamais à rabaisser notre ministère, jusqu'à venir ici, en présence des autels,

vous entretenir d'intérêts purement terrestres et périssables. Nous descendrions plutôt de ces chaires, où il ne serait plus permis d'annoncer la bonne nouvelle, et nous irions chercher dans les bourgades et les campagnes des peuples moins indifférens sur leurs destinées éternelles ; nous traverserions, s'il le fallait, les mers, pour aller comme nos prédécesseurs, chez les nations barbares, réveiller cet instinct d'immortalité qui se serait éteint parmi vous. Et vous-mêmes, que vous resterait-il, si vous étiez dégradés à ce point, sinon d'abandonner ces temples et le nom de chrétiens, et toute la religion d'un Dieu crucifié, qui n'est venu sur la terre que pour nous apprendre à mépriser les choses qui passent, et à tout sacrifier pour obtenir celles qui demeurent éternellement ? Que pourrait-il y avoir de commun entre Jésus-Christ et des hommes qui n'auraient pas même la sagesse et l'élévation d'âme qu'ont eues les païens ? Car dans tous les siècles et au milieu des plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie, les hommes séparés du vulgaire et les sages ont senti le néant de cette misérable vie, et se sont élevés par le désir vers une vie meilleure et plus durable. Et nous serions plus aveugles au sein de toutes les lumières du christianisme !

Mais, je vous en conjure, indépendamment de ces lumières mêmes, en quel temps a-t-on dû être plus avide des espérances du monde à venir, qu'au temps où nous sommes ? quand le monde présent a-t-il eu moins de quoi enchanter et éblouir ? où est le plaisir pur et tranquille qu'on y goûte, afin que nous y attachions nos cœurs ? où est aujourd'hui la retraite inaccessible à l'inquiétude et au trouble, afin que nous y cherchions le repos ? où sont, dans ce mélange et cette confusion universelle, les douceurs d'une société choisie, liée par la confiance mutuelle et l'union des sentimens, afin que nous en fassions nos délices ? Montrez-moi, après tant de révolutions, le titre, la dignité qui ne soit pas déshonorée et

flétrie par quelque endroit, afin que j'y aspire. Montrez quelque grandeur qui ne soit pas environnée de précipices, afin qu'elle excite mon ambition; quelque fortune qui paraisse assurée au moins pour un jour, afin que j'y mette mon bonheur. Dites un lieu où le mérite soit honoré, où les services soient récompensés, où le vice et le crime soient à leur place; un lieu où l'impiété ne règne pas, où l'iniquité ne soit pas triomphante, et la vertu opprimée; un lieu où il ne soit pas permis aux méchans de tramer ouvertement des complots, où l'on n'ait pas à trembler chaque jour dans l'attente des orages qui se préparent pour le lendemain, afin que j'aie établi ma demeure dans cette heureuse contrée. Trouvez, en un mot, quelque chose ici-bas qui puisse encore faire illusion à l'homme de bien, le consoler ou le réjouir, afin que j'oublie, pour le lieu d'exil, ma céleste patrie. Mais si cette terre n'est plus qu'un théâtre de désordres, d'injustices, de perfidies et trop souvent de meurtres, comment cesserai-je de soupirer après vos paisibles tabernacles, ô immortelle Jérusalem? O séjour du repos inaltérable, de joie toujours pure et toujours vive, de la félicité constante, de la sécurité parfaite! Ah! que mon bras droit devienne immobile, que ma langue desséchée se colle à mon palais, avant que je vous bannisse de ma mémoire, ou que je laisse affaiblir dans mon cœur votre amour!

Eh! mes Frères, quand même le bonheur de la vie aurait quelque chose de plus réel, sa brièveté seule et l'incertitude qui l'accompagne ne suffiraient-elles pas pour nous en inspirer le mépris? Ne sommes-nous pas emportés sans cesse vers le tombeau, par la rapidité d'un torrent que rien ne peut arrêter ni suspendre, mais dont mille causes à tout instant précipitent le cours? Savons-nous jamais, lorsque nous voyons le soleil à son lever, si nous serons encore sur la terre pour le saluer à son couchant? Que possédons-nous qui ne puisse à toute heure échapper de nos mains, et qui ne doive bientôt nous être

inévitablement arraché par la mort? Que sera pour nous alors le monde entier, qu'une ombre fugitive et qu'un fantôme qui s'évanouit? Que nous restera-t-il, si ce n'est nos œuvres, et la nécessité de subir un terrible jugement, dont les suites seront éternelles? C'est pour se rendre ce jugement favorable, que les martyrs ont versé tout leur sang; que les anachorètes se sont enfoncés dans les déserts; que tant de saints ont renoncé à tous les plaisirs, à tous les biens de la nature, à leur liberté même, et ont vieilli sous la haire et le cilice. Nous vous conseillons, mes Frères, pour obtenir une grâce qu'ils ont si chèrement achetée, de donner au moins un peu d'or, de sacrifier une partie de votre superflu, et de vous faire, par vos largesses, selon la parole du Sauveur, des amis qui vous reçoivent dans les célestes tabernacles: *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis, ut... recipiant vos in æterna tabernacula* (1).

Mais j'entends un mondain me répondre: ce conseil serait bon si l'aumône pouvait me dispenser de croire et de pratiquer tout ce que la religion commande. Mais que puis-je faire? mes lectures ont rempli mon esprit de doutes sur la foi, et mon cœur est dominé par des passions contre lesquelles ma raison est sans force. Je ne suis plus capable ni de me fixer dans aucune croyance, ni de régler chrétiennement mes mœurs. Dans cet état, ai-je d'autre parti à prendre que de m'étourdir de mon mieux et de m'abandonner aux flots, comme un naufragé qui n'aperçoit ni port, ni rivage où il puisse aborder? — Non, mon cher Auditeur, il vous reste encore une ressource. L'aumône, à la vérité, ne vous dispensera pas de vos autres devoirs, mais elle vous obtiendra des secours surnaturels et puissans pour les remplir. Il n'est pas rare de voir des incrédules comme vous, asservis autant que vous à des penchans criminels, qui, touchés, éclairés tout-à-coup, reviennent à la vérité et à la vertu, ou du moins à leur dernière heure

(1) Luc, xvi, 9.

se réconcilient avec le Ciel, récompense que Dieu accorde à leurs libéralités envers les pauvres ! C'est l'accomplissement de la belle promesse que ce même Dieu fait par la bouche d'un de ses prophètes : Lorsque vous vous serez attendri sur le sort de l'indigent, et que vous aurez rassasié l'homme affamé, je ferai luire ma lumière au milieu de vos ténèbres, je remplirai votre âme d'une splendeur divine ; quand le vice aurait pénétré jusque dans vos os, je l'en arracherai, je mettrai dans votre cœur une source d'eau vive pour en laver les taches, et vous recevrai dans mon sein, pour que vous y goûtiez un éternel repos : *Implebit splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit, et eris quasi hortus irriguus, et requiem tibi dabit Dominus semper* (1)

Si le pécheur, encore engagé dans l'erreur et le désordre, peut espérer son salut de l'aumône, quelle confiance ne doit pas y mettre le pécheur déjà converti ! O vous, qui êtes sincèrement revenu de vos égaremens, mais qui tremblez encore au souvenir de vos fautes passées, parce qu'elles vous semblent trop multipliées, trop énormes pour être pardonnées, ne cherchez point ailleurs que dans l'aumône le remède à vos pénibles craintes ; ayez pitié de la misère du pauvre, et le Seigneur prendra en pitié votre misère. C'est pour vous qu'il est écrit : Rachez vos crimes par les saintes profusions de votre charité, *Peccata tua eleemosynis redime* (2). Donnez généreusement, et toutes les anciennes souillures de votre âme seront effacées : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* (3). Contribuez surtout, par vos pieuses largesses, comme on vous le propose aujourd'hui, à la conversion d'autres coupables, et le Dieu de miséricorde ne se souviendra plus que vous l'avez été : *Qui converti fecerit peccatorem ab*

(1) Isa. LVIII, 11.

(2) Dan. IV, 24.

(3) Luc, XI, 41.

errore viæ suæ . . . operiet multitudinem peccatorum (1).

Mais comment raconter tous les admirables effets que l'aumône opère dans l'ordre de la grâce. Elle attire les plus précieuses bénédictions, non-seulement sur nous-mêmes, mais encore sur tous ceux qui nous sont chers. Ecoutez-moi donc maintenant, ô vous dont la douleur est si touchante ! fille, épouse, mère chrétienne et désolée, qui depuis des années entières pleurez sur l'aveuglement et les désordres d'un fils, d'un époux, d'un père que vous chérissez à l'égal de vous-même, et dont vous craignez de vous voir un jour séparée éternellement. Vous avez en vain essayé jusqu'ici tout ce que peuvent le bon exemple, la patience, la tendresse, les insinuations les plus douces et les plus pressantes, les avis mêmes de sages amis et de charitables ministres de la religion ; vous avez inutilement fatigué le Ciel de vos humbles supplications, et arrosé souvent votre oratoire de vos larmes ! Ah ! recourez à la vertu toute-puissante de l'aumône. Mais, me dites-vous, je l'ai fait, et je ne néglige point les bonnes œuvres. Multipliez-les, redoublez vos dons, ne vous laissez pas ; il est impossible que les pieuses libéralités, jointes à la prière, trouvent le cœur de Dieu insensible. Ce fut par là que Monique le fléchit enfin, et lui arracha, comme par violence, la double conversion d'un fils égaré et d'un époux infidèle.

Il y a quelque chose de plus merveilleux encore : les œuvres charitables des vivans soulagent les âmes des morts ; elles forment comme une rosée rafraîchissante qui tempère l'ardeur des flammes expiatoires, et quelquefois les éteint. Hélas ! mes chers Auditeurs, vos proches, vos amis, vos frères, les auteurs de vos jours peut-être, souffrent, dans ces brasiers, des douleurs au prix desquelles tous les supplices d'ici-bas ne sont rien. Vous les aimez : s'ils étaient encore sur la terre, et qu'ils y éprouvassent,

(1) Jac. V, 20.